

Pan Bouyoucas – Métèque, et après ?

Annick Duchatel

Volume 8, numéro 1, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64923ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duchatel, A. (2011). Pan Bouyoucas – Métèque, et après ? *Entre les lignes*, 8(1), 26–27.

Pan Bouyoucas – Métèque, et après?

Dans *Cocorico*, tout comme dans la plupart des romans, nouvelles et pièces de théâtre de Pan Bouyoucas, le destin joue avec les hommes. À propos de sa propre destinée, le plus grec des écrivains québécois évoque ses racines entremêlées. / Annick Duchatel

«Quiconque a le malheur d'immigrer une fois – une seule! – restera métèque toute sa vie, et étranger partout, même dans son pays d'origine», écrivait Pan Bouyoucas en 1976, dans son deuxième roman, *Une bataille d'Amérique*. Il avait alors cru régler son compte à l'exil, mais on n'en finit pas de lui coller le sujet à la peau. «Je vis au Québec depuis 50 ans, et je publie depuis 35 ans. Ma femme vient de Chicoutimi, j'ai deux filles élevées dans le Mile-End et cinq petits-enfants nés ici, mais on me propose constamment des entrevues sur l'exil. Comme s'il fallait toujours remettre le même disque, celui du pauvre immigrant, et que je parle de ma "grecquitude". Ce serait facile de tomber dans le jeu de la nostalgie, mais ça ne m'intéresse pas.»

Ce pathos l'ennuie, même s'il reconnaît que d'autres immigrants, des Chiliens par exemple, n'ont eu d'autre choix que la valise ou le cercueil. «Je dirais bien que je suis un auteur québécois parce que je vis au Québec, mais certains ne le voient pas comme ça. Alors je dis que je suis un auteur montréalais! C'est quand je suis loin de Montréal (une ville cosmopolite où je suis bien) que je me sens en exil.»

PARTIR, REVENIR

Pan Bouyoucas est né en 1946 à Beyrouth, autre ville très cosmopolite, de parents d'origine grecque. «J'allais à l'école française, et les premiers auteurs que j'ai lus sont français : Alexandre Dumas, et tous les *Pardaillan* de Michel Zevaco. Au début des années 1960, la situation politique s'est gâtée. Quand mon père a senti une balle lui siffler aux oreilles, il a jugé que c'était le moment de faire le grand saut vers l'Amérique. Il avait 48 ans, j'en avais 16.»

En arrivant ici en 1963, Bouyoucas pensait entrer à l'école française, mais en raison de sa religion orthodoxe et des lois de l'époque, il a été dirigé vers l'école anglaise.

Il devient père très jeune, à 21 ans. Ses lectures de jeunesse lui ont donné l'envie de laisser libre cours à ses talents de conteur. «Mais il fallait que je nourrisse ma famille. J'ai donc traduit beaucoup de livres pratiques, du genre "Comment parler à ses plantes"!»

Entre ces travaux alimentaires, il publie tout de même un premier roman, *Le dernier souffle*, aux Éditions du Jour, puis un deuxième aux Éditions Quinze, dont il sera «l'un des quinze, avec, entre autres, Marie-Claire Blais et Jacques Godbout».

Dès ses premiers romans, il tourne le dos à la nostalgie comme thème d'écriture. Mais il reste viscéralement attaché à la Méditerranée, à ses paysages, à ses odeurs. «Mes grands-parents avaient une maison dans l'île de Leros, dont j'ai hérité. Enfant, j'y ai passé toutes mes vacances. J'y ai emmené mes enfants, mes petits-enfants, et même si j'ai évité de leur marteler leur origine, mes filles sont devenues plus grecques que moi!» Ses racines sont dans ce lieu, et cela va bien au-delà de sa propre généalogie : «Les îles du Dodécannèse, moins touristiques que Mykonos, ont été un important carrefour de civilisation. Elles ont vu naître Homère, Hippocrate, Euclide. Les idées venues d'Orient y étaient filtrées avant de passer en Occident.»

Le retour au pays d'origine, il l'a tenté. À l'âge de 30 ans, il est parti en Grèce avec toute sa famille. «J'avais reçu une bourse pour écrire, et je me suis dit, autant écrire là-bas. Mais après des années en Amérique du Nord, j'ai trouvé trop difficile de travailler avec les Grecs. Pour s'amuser, ils sont géniaux! Mais pour le travail... »

L'ANTI-ZORBA

Au bout de deux ans, il revient au Québec, et tombe dans une sorte de crise identitaire. «Dans les années 1980, c'était la pleine vogue des romans écrits par des Québécois, et qui se passaient ici. Pour qui était perçu comme venant d'ailleurs, c'était difficile de se faire entendre. Devais-je donner à mes personnages des noms québécois, des noms grecs? Je n'arrivais plus à écrire. Cela a duré 15 ans.»

Paradoxalement, c'est le référendum de 1995 qui va le faire sortir de cette impasse. Indigné par la déclaration de Jacques Parizeau sur le «vote ethnique», il écrit un *thriller*, *La vengeance d'un père*, paru en 1997, qui se déroule à Montréal et fait allusion à ce contexte politique. «Mais la critique a plutôt vu le côté *thriller*. Et André Bastien, mon



QUELQUES LIVRES RÉCENTS

COCORICO
XYZ,
coll. Romanichels
2011

Aux éditions Les Allusifis

PORTRAIT D'UN MARI
AVEC LES CENDRES
DE SA FEMME
2010

L'HOMME QUI
VOULAIT BOIRE
LA MER
2005

ANNA POURQUOI
2004

L'AUTRE
2001

Aux 400 coups

THÉSÉE ET
LE MINOTAURE
2003



PHOTO : MAUDE CHALUVIN

« Je me suis tourné vers l'avenir. Certains disent qu'ils sont du pays de leurs ancêtres. Moi, le Québec est mon pays parce que c'est le pays de mes enfants. »

téresse pas. » Devinant que l'anglais, langue concrète, aurait des affinités avec son propre style, il s'est essayé par la suite à écrire dans la langue de Shakespeare. Ainsi, *L'homme qui voulait boire la mer* a d'abord été écrit en anglais, puis traduit en français.

LE FIL DU DESTIN

Ce qui revient dans ses livres, et qui est très fascinant, c'est la mécanique du destin, l'impact des décisions qui peuvent changer le cours d'une vie. Un thème proche de celui de la fatalité, cher à la tragédie grecque. Ses personnages se demandent souvent quelle aurait été leur vie s'ils avaient pris d'autres décisions. Dans *Cocorico*, un auteur de polars repense à un amour de jeunesse, une femme avec laquelle il aurait pu vivre une autre vie. « Dans mes romans, je pars d'un thème, mais je l'oublie, pour que ça ne fasse pas démonstration. L'élément déclencheur, c'est plutôt une phrase. Dans ce cas-ci, je suis parti d'une question posée un jour à ma femme : pourquoi le coq chante-t-il le matin? Par joie ou par tristesse? » Son personnage tentera d'y

répondre, jusqu'à l'obsession.

éditeur de l'époque, m'a fait remarquer : "Tes personnages ne sont pas assez grecs. Tu sais, comme Zorba..." » Dur de lutter contre les clichés! Mais sa voix, il va la trouver de façon remarquable avec *L'autre*, finaliste au Prix du Gouverneur général en 2001. Un roman court, presque lapidaire, qui progresse par images, sans digressions, où Bouyoucas déploie ses dons de conteur : à cause d'un explosif laissé par la guerre, un homme devient infirme. Mais un jour, il voit débarquer sur son île celui qu'il aurait été s'il n'avait pas été victime de cet accident. « On m'a reproché de ne pas faire des phrases bien léchées. Mais faire de la littérature en parlant de mes états d'âme, ça ne m'in-

répondre, jusqu'à l'obsession.

Presque tous ses livres se déroulent, en totalité ou en partie, dans l'île de Leros, transfigurée ainsi en une sorte de lieu mythique. S'il ne convoque pas tous les dieux de l'Olympe dans ses livres, la culture antique et aussi l'histoire récente y sont évoquées. Par contre, ses personnages principaux sont souvent, comme lui, d'origine grecque et immigrés au Québec.

Son œuvre réconcilie donc ses diverses racines. Et lui, où en est sa crise identitaire? « Je me suis tourné vers l'avenir. Certains disent qu'ils sont du pays de leurs ancêtres. Moi, le Québec est mon pays parce que c'est le pays de mes enfants. » ❖